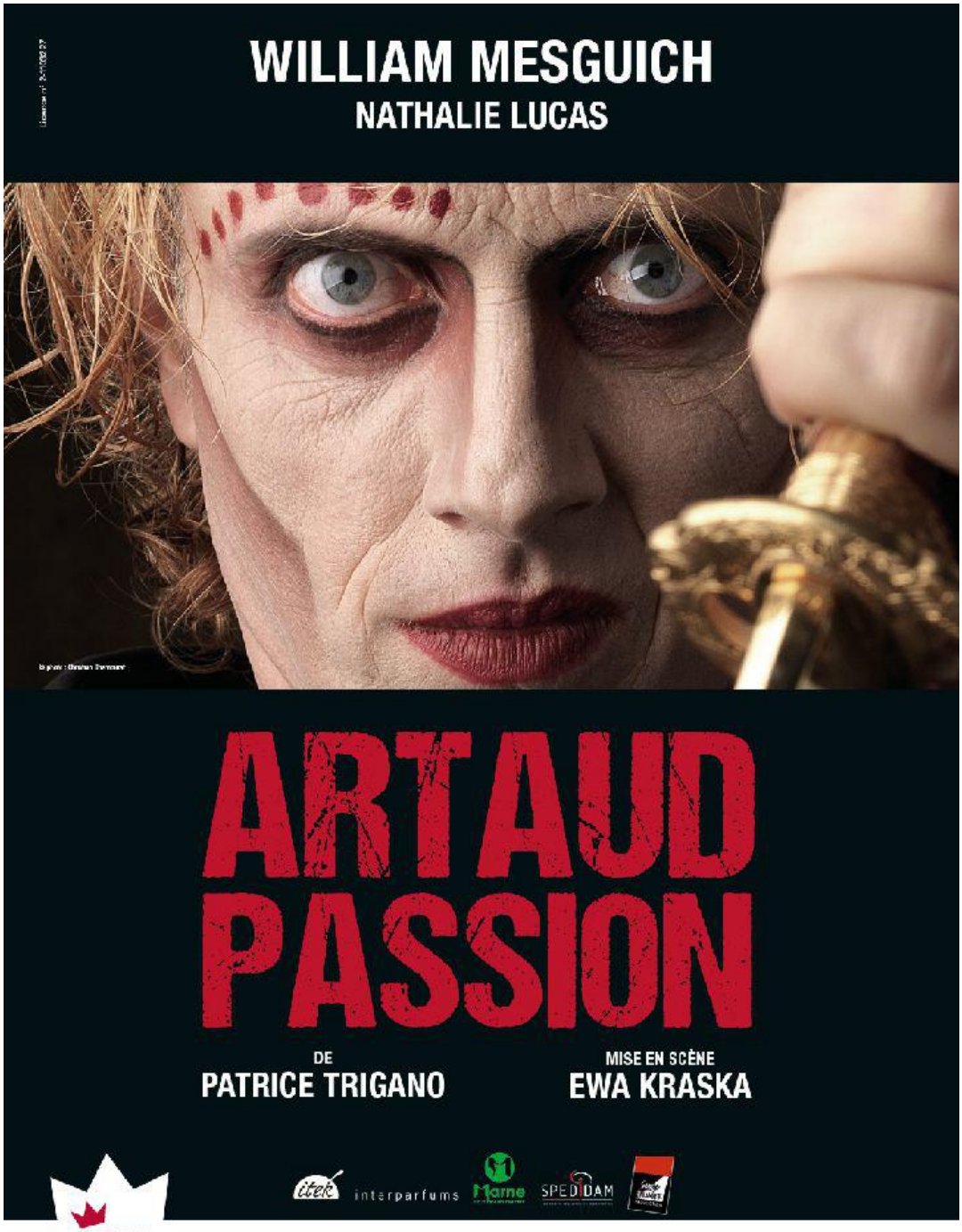
itek Compagnie

CRÉATION AVIGNON OFF 2019

REVUE DE PRESSE



Télérama
SUPPLEMENT
Pays : FR
Périodicité : Parution Irrégulière

Date : Du 06 au 12 juillet 2019
Page de l'article : p.22-23
Journaliste : J.G.

WILLIAM MESGUICH : LE MARATHONIEN D'AVIGNON

L'acteur hyperactif et passionné enchaîne les spectacles avec bonheur.

Antonin Artaud disait des acteurs qu'ils étaient des «*athlètes affectifs*». William Mesguich ne démentira pas. Il joue quatre spectacles par jour au Festival off d'Avignon, y met en scène cinq autres et collabore artistiquement aux représentations d'un *Cyrano de Bergerac*, histoire de parachever un agenda qui ne connaît pas la crise. Début du marathon à l'heure du déjeuner. Le comédien enfile le costume d'Artaud (pas de hasard !), manière de s'immerger dans l'incandescente pensée du poète. Puis, chauffé à blanc, à l'heure du thé, le voilà qui se mue en Macbeth, une traversée shakespearienne qui le propulse, deux heures plus tard et sans pause, face à son père, Daniel, pour un face-à-face tendu entre Talleyrand et Fouché (*Le Souper*, de Jean-Claude Brisville). Il aurait pu s'en tenir là. C'est compter sans son désir de «*croquer le théâtre à pleines dents*». Aussi, à 20h45, lui qui a fait du drame et du tragique

William Mesguich dans *Artaud passion*, de Patrice Trigano.

CHRISTIAN CHAMOURAT

son credo, tente la comédie : *« J'ai été marqué au fer rouge par mon père, je veux maintenant aller voir ailleurs comment le théâtre s'invente. »* Dans *Chagrin pour soi* (de Sophie Forte et Virginie Lemoine), il interprète douze personnages, *« se change sans arrêt »* et reconnaît avec un sourire malicieux que ce dernier spectacle est *« une mise en abyme de la folie dans laquelle* [il sera] *cet été. »* Il ne cherche ni l'exploit ni le record. Il court derrière la joie, ce *« quelque chose qui, sur la scène, insuffle un autre monde en soi. »* A 47 ans, William Mesguich veut *« repousser ses limites »*. Sa boulimie de travail remonte à sa jeunesse. A 20 ans, lui qui se destinait à une carrière de footballeur professionnel opte pour le théâtre après s'être grièvement blessé. Direction l'école fondée par Pierre Debauche à Agen. Là, en deux ans et demi d'études acharnées, il travaille vingt et une scènes d'écritures contemporaines et classiques. Sa mémoire est phénoménale : *« J'ai, en ce moment, sept textes dans la tête. »* Il apprend vite. Aime *« déclamer des poèmes sur la butte Montmartre. »* A ceux qui pensent qu'il virevolte d'un projet à un autre, il répond qu'il *« n'est pas mercenaire »* mais s'engage dans chaque expérience. Jouer ou mettre en scène participe chez lui d'un même élan vital. En juillet, à Avignon, sa signature ornera cinq affiches : *Fluide* et *Une histoire vraie*, de l'auteur Esteban Perroy, *Misérables*, d'après Victor Hugo, *Le Corbeau Blanc*, d'après Donald Freed, et enfin *Liberté !*, de Gauthier Fourcade. Dans cette farce *« écrite à la façon de Raymond Devos »*, le héros s'interroge sur les vertus de l'indécision. Et suggère que les choix que l'on fait contraignent. Difficile de ne pas voir, dans cette pochade, l'illustration de cet hyperactif qui ne sait pas dire non quand se proposent des aventures de théâtre. Lorsque son entourage s'inquiète, trouve qu'il en fait trop, sa réponse fuse, imparable : *« Je suis heureux comme ça. »* — ***J.G.***

| **William Mesguich, acteur : *Artaud passion,*** de Patrice Trigano, Théâtre du Roi René, du 5 au 28 juillet à 12h30, relâche le 24 (1h10).
Macbeth, mise en scène d'Anthony Magnier, Théâtre des Gémeaux, du 5 au 28 juillet à 17h50 (1h).
Le Souper, de Jean-Claude Brisville, Théâtre des Gémeaux, du 5 au 28 juillet à 19h30, relâche les 8, 15 et 22 (1h15).
Chagrin pour soi, de Sophie Forte et Virginie Lemoine, Théâtre des Gémeaux, du 5 au 28 juillet à 20h45 (1h15).
| **Mises en scène :**
Une histoire vraie, Théâtre la Luna, du 5 au 28 juillet à 11h20 (1h05).
Le Corbeau blanc, Théâtre la Luna, du 5 au 28 juillet à 14h05 (1h15).
Fluide, Théâtre au Coin de la Lune, du 5 au 28 juillet à 20h15 (1h20).
Misérables, Théâtre Alizé, du 6 au 28 juillet à 10h25, relâche les 9, 13 et 23 (1h05).
Liberté !, Théâtre Essaïon Avignon, du 6 au 29 juillet à 12h20, relâche le 24 (1h05).
| **Collaboration :**
Cyrano, mise en scène de Thierry Surace, Théâtre du balcon, du 5 au 28 juillet à 14h, relâche les 9, 16 et 23 (1h20).

LA REVUE DU SPECTACLE .FR

Site internet et blog

Jeudi 11 juillet 2019
Journaliste : Yves Kafka

https://www.larevueduspectacle.fr/Off-2019-Artaud-Passion-Le-Theatre-et-son-double-Antonin-A-et-William-M-ou-l-inverse_a2485.html

AVIGNON 2019

•Off 2019• Artaud-Passion Le Théâtre et son double, Antonin A. et William M. (ou l'inverse)

Regard halluciné, crâne planté de filins, corps tétanisé secoué de minuscules soubresauts - autant de traces erratiques des électrochocs de neuf ans d'internement - Artaud-Mesguich "apparaît" et fait voler en éclats la bien-pensance molle, fût-ce celle de ceux qui auraient voulu l'idéaliser "à bon compte". La voix d'outre-tombe de "l'interprète" (jamais ce mot ne fut plus approprié tant l'acteur se fond en son modèle) se cherche, s'enfle, et prend corps, amplifiée par la voûte de la chapelle.

© Patrice Trigano.

De la rencontre de Florence Loeb, toute jeune fille de seize ans, dans la galerie parisienne où son père exposait les dessins de l'auteur du "Van Gogh, le suicidé de la société", et d'Antonin Artaud, "vieillard" de cinquante ans, émacié et édenté au sortir des années psychiatrisées, Patrice Trigano, envoûté par l'écrivain hors normes dont il a dévoré très jeune la monumentale œuvre, a tiré un écrit saisissant mêlant les textes du visionnaire à sa propre écriture.

Recueillant, dans l'après coup, le témoignage de celle qui entretint pendant deux ans - jusqu'à sa mort, en 1948 - une relation ambigüe (un père ? un amant potentiel ?) avec le poète dramaturge, il livre les fragments de ce passé recomposé à l'aune de sa fascination. La mise en jeu d'Ewa Kraska sert d'écrin à l'émergence du sentiment d'assister à la résurrection d'un Artaud plus vrai que nature réincarné par William Mesguich fondu en lui.

Il s'agit bien d'hallucinations démultipliées… D'abord, celles de Florence, narratrice troublée qui fait revivre l'auteur du "Théâtre de la cruauté" si intensément que ce dernier s'immisce progressivement dans son espace-temps pour venir, être fantomatique, déclamer, éructer, son manifeste théâtral révolutionnaire. Ensuite, celles du poète visionnaire halluciné par la syphilis qui le rongeait, les drogues qu'il utilisait pour calmer ses souffrances, et habité par ses incantations prophétiques. Enfin, les nôtres, hallucinations ; immergés sous le flux de ces borborygmes désarticulés et phrases divinatoires lâchées en pleine face, nous perdons pied.

i["J'ai choisi le domaine de la douleur et de l'ombre comme d'autres celui du rayonnement et de l'entassement de la matière"i], profère-t-il. Sur le lit, le corps de Florence recroquevillé se déploie et elle raconte elle et lui, son mentor à jamais adulé. Sa beauté lorsque, jeune, il était le Marat du "Napoléon" d'Abel Gance… Ses engouements pour Lautréamont, Hölderlin, Nerval, le livre des morts tibétain…

Un voyage sans fin où sa liberté prenait la forme du salut d'un corbeau - croa croa croa - adressé à un séminariste en longue soutane noire. Revers, sa santé fragile, les flacons de laudanum (opium) pour soulager ses douleurs intestinales, lui gisant au milieu d'une flaque de sang ou de ses excréments.

Les yeux exorbités, "il" nous fait soudain face. i["Pour en finir avec le Jugement de dieu"], un cri terrifiant s'échappe de sa gorge et résonne à l'infini sous les voûtes. Ses glossolalies inarticulées creusent la langue pour cracher à la face du monde un nouveau sens dont il faudra bien qu'il se débrouille pour qu'advienne l'homme. *"Dieu est-il un être ? S'il en est un c'est de la merde. S'il n'en est pas un, il n'est pas"*.

Et, toujours sans remarquer sa présence, elle prend le relais pour conter sa rencontre avec les indiens Tarahumaras où, lavé des miasmes de l'Occident, il est "initié" et devient magiquement l'un des leurs en ingérant du peyotl, champignon hallucinogène procurant ivresse, transe et liberté. Vient le moment de "La

Conférence du Vieux Colombier", où Artaud-Mesguich prend le devant pour éructer ses glossolalies effrayantes… Devant un parterre de choix (il y a là dans la salle, Paulhan, Gide, Adamov, Bataille, Picasso, Braque, Michaux, Breton…), il ne pourra pas en articler un seul mot, des mots qui chutent comme son corps s'effondrant.

© Patrice Trigano.

Secoué de part en part par la violence des électrochocs, le corps de l'acteur se tétanise douloureusement alors que des éclairs électriques le transpercent. Et Artaud commentera lui-même : *"qu'est-ce qu'un aliéné ? C'est un homme qui a préféré devenir fou, dans le sens où socialement on l'entend, plutôt que de forfaire à une certaine idée supérieure de l'honneur humain" ("Van Gogh le suicidé de la société").* Faute de vouloir entendre l'insupportable vérité, la société "rend fou".

Exalté, pénétré par le poète visionnaire, William Mesguich délivre le texte au vitriol de Patrice Trigano avec une telle vérité que l'on se dit qu'Artaud a trouvé là son double. Lui qui voulait que le théâtre double la vie - et non la singe - pour la percuter de plein fouet, lui qui exigeait du théâtre qu'il soit *"La terre de Feu, les lagunes du Ciel, la bataille des rêves", s'en serait trouvé pleinement "entendu".*

Quant au spectateur, comment pourrait-il, en ces temps de consensus mou érigé en art de "vivre", ne pas se sentir profondément dérangé dans ses petits arrangements avec la médiocrité divertissante promue en viatique. Il y a là, à coup sûr, un brûlot paroxysmique, une violence révolutionnaire salutaire, de nature à secouer les indifférences.

"Artaud-Passion"

Texte : Patrice Trigan (éditions Maurice Nadeau).
Mise en scène : Ewa Kraska.
Avec : William Mesguich et Nathalie Lucas
Musique : Olivier Sens.
Lumières : Richard Arselin.
Vidéo : Stéphane Bordonaro.
Régie : Mathieu Ciron.
Costumes : Delphine Poiraud.
Durée : 1 h 10.
Compagnie Itek

•Avignon Off 2019•
Du 5 au 28 juillet 2019.
Tous les jours à 12 h 30, relâche le 24.
Théâtre du Roi René, Salle du Roi

Toute La Culture.

toutelaculture.com
Site internet et blog

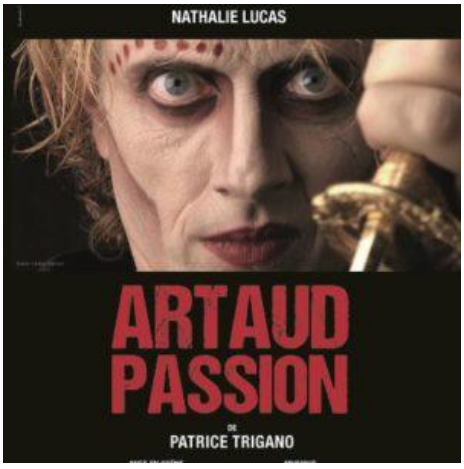
Vendredi 12 juillet 2019
Journaliste : David ROFÉ-SARFATI

https://toutelaculture.com/spectacles/theatre/avignon-off-artaud-passion-de-patrice-trigano-la-brutalite-des-mots/

Avignon OFF « Artaud Passion » de Patrice Trigano, la brutalité des mots

12 JUILLET 2019 | PAR DAVID ROFÉ-SARFATI

***Patrice Trigano** a écrit une pièce pour témoigner de son amitié pour **Florence Loeb** et de son admiration pour **Artaud**. **Ewa Kraska** a construit une mise en scène au diapason de la puissance conjuguée du texte et de ses interprètes, **William Mesguich** et **Nathalie Lucas**. Le résultat est étrange, intemporel, cosmique; il est avant tout un coup de poing littéraire à l'estomac.*



Mai 1946, après neuf années d'internement psychiatrique, Antonin Artaud revient à Paris. Il retrouve son ami galeriste Pierre Loeb et fait la connaissance de sa fille Florence. La jeune femme est fascinée par Artaud. Toute la pièce se vit dans la tête de cette femme possédée à travers un délire amoureux, qui subit l'influence des hallucinations ressenties par le poète.

Un lit; sur ce lit une jeune femme endormie, Florence. Au fond un grand panneau drapeau recevra les hallucinations mentales des personnages en des vidéos psychédéliques. Nous sommes dans la pénombre. Celle-ci enveloppe Artaud,

son souffle un Artaud troublant et dérangeant; il incarne ce pantin fantomatique venu de l'au-delà pour bientôt y retourner. Il est un spectre aussi, celui de Florence.

Le geste se sert de l'univers créé par Ewa Kraska qui combine un film de science-fiction ou d'horreur japonais, une messe noire aussi car la prose de Artaud a ceci de diabolique qu'elle est brutale, agressive, cruelle; par le truchement de William Mesguich elle nous traverse. Mais, si dense, elle s'incruste en nous et nous déborde. Cet Artaud à l'aube de sa vie nous envahit tandis qu'il nous apprend beaucoup sur la vie justement, mais aussi sur le théâtre et ses petits accommodements avec la vertu politique. *Le théâtre double la vie et la vie double le vrai théâtre.*
La prose de Artaud est celle d'un psychotique cacochyme qui éructe sur l'amour, sur Dieu, sur le corps qui défèque et sur notre finitude. Qui explique que les électrochocs sont un viol de son esprit, et que psychanalyse est un vilain mot.

Les deux comédiens sont redoutables pour porter haut et fort cette pensée douloureuse. Nous retrouvons la colère défaitiste de Beckett, sauf que la dernière scène, que nous ne spoilerons pas est un moment de grâce, d'optimisme et de sanglot.

Incontournable.

Artaud Passion

de Patrice Trigano

Mise en scène : Ewa Kraska
Interprète(s) : William Mesguich, Nathalie Lucas
Musique : Olivier Sens
Lumières : Richard Arselin
Vidéo : Stéphane Bordonaro
Régie : Mathieu Ciron
Costumes : Delphine Poiraud

Grande Salle du

ROI RENÉ (THÉÂTRE DU)

Toute La Culture.

toutelaculture.com
Site internet et blog

Dimanche 14 juillet 2019
Journaliste : David ROFÉ-SARFATI

https://toutelaculture.com/spectacles/theatre/avignon-off-pour-la-creation-de-artaud-passion-linterview-de-william-mesguich-et-de-patrice-trigano/

Avignon OFF Pour la création de « Artaud Passion », l'interview de William Mesguich et de Patrice Trigano

14 JUILLET 2019 | PAR DAVID ROFÉ-SARFATI

Patrice Trigano a écrit une pièce sur Artaud mise en scène par Ewa Kraska et interprétée par William Mesguich et Nathalie Lucas. Le résultat est un coup de poing littéraire dans l'estomac. A l'occasion de sa création en Avignon, Patrice Trigano et William Mesguich ont accepté de répondre à nos questions.

TLC : Pourquoi attrape-t-on Antonin Artaud en 2019 ? L'écrivain se situe où par rapport à la catastrophe ? Il est juste après ?

Patrice Trigano : C'est un auteur prémonitoire… C'est une sorte de messie des temps modernes, c'est une sorte de Christ du XXIe siècle, si j'ose dire, ou en tout cas, de la deuxième moitié du XXe siècle.

TLC : Quel impact aujourd'hui ?

Patrice Trigano : Il faut savoir qu'en 1937, Artaud avait eu la prémonition, véritablement, de ce qu'allait devenir la Shoah. Dans Van Gogh le suicidé de la société, il dit des choses comme entasser les corps, et il avait véritablement l'idée qu'une catastrophe était imminente. En 1937, il est installé à la terrasse du Dôme à Montparnasse ; il voit un homme qu'il connaît, qui a une canne, et à ce moment-là, il bascule dans la folie. Il se lève, il arrache la canne de cet homme, et dit : « Cette canne est à moi, j'ai pour mission de la rapporter en terre irlandaise ; c'est la canne de Saint Patrick, et si j'arrive à la ramener sur le sol irlandais, on évitera un cataclysme international. » Le type se cramponne à sa canne, mais Artaud se révèle très violent et part avec la canne ; et, avec trois francs six sous en poche et un anglais très approximatif, il part en Irlande rapporter la canne de Saint Patrick, du moins, ce qu'il pensait être la canne de Saint Patrick, sur le sol irlandais ; son voyage se passe effroyablement mal, et à son retour, il est signalé par les autorités de police… L'ambulance de l'asile l'attend sur le quai de la gare, au Havre, et il sera interné pendant neuf ans.

TLC : C'est ça. C'est-à-dire que cette canne a une vertu, en fait, elle le fait tomber dans la psychose…

Patrice Trigano : Oui c'est ça ; la canne, c'est l'élément catalyseur de sa folie, finalement… C'est un petit peu ça.

TLC : Il était déjà fou, une psychose encore blanche… On est en quelle année, là ?

Patrice Trigano : En 1937.

TLC: Et neuf ans se passent et il sort…

Patrice Trigano : Quand il sort, après neuf années d'internement, il a été envoyé dans plusieurs lieux de soins, dont l'asile de Ville-Evrard. Il a aussi été soigné par Lacan à Sainte-Anne, à l'asile des Quatre-Mares également, qui était très réputé ; il a subi des traitements effroyables en pratique à l'époque, en particulier le cardiazol, il paraît que c'était redoutable ; et puis, il est arrivé chez le docteur Ferdière, qui venait de recevoir, par les établissements Solex, un nouvel appareil qui permet de pratiquer des électrochocs. Ferdière a dit : « On va essayer avec lui, on va voir un petit peu ce que ça va donner, quoi. » Le docteur La Trémolière a dit : « Oui, mais enfin il faudrait peut-être le prévenir. » Alors Ferdière dit : « Oh non, ce n'est pas la peine de le prévenir ; on va lui dire qu'on va faire un petit tour, et puis voilà… On va bien voir ce que ça donne. » A l'époque, il n'y avait pas de protection ; donc ça brisait les dents, les vertèbres… Ca a été quelque chose de terrible ; et Artaud écrivait tous les jours, il envoyait des lettres à tout le monde intellectuel : « Je vis un supplice, venez me chercher ; délivrez-moi, c'est horrible. » Mais, en même temps, il avait beaucoup de considération pour Ferdière, parce que Ferdière avait été mêlé au groupe surréaliste, il était un amoureux de la poésie. Il avait même pris le soin de mettre à sa disposition du papier, des crayons, tout ce qu'il fallait pour dessiner ; le pyschiatre lui a redonné le goût de la création. C'est sous la pression du monde intellectuel parisien (parce qu'ils s'en sont tous mêlés, ils ont envoyé des lettres à Ferdière etc. Arthur Adamov est allé en personne demander sa libération) que Ferdière accepte de le laisser partir. Après sa sortie, il vit trois années à Paris, pendant lesquelles il rencontre Florence Loeb, qui avait 17 ans, qui était la fille d'un grand galeriste parisien : Pierre Loeb, qui vendait Picasso, Giacometti, Balthus, Miro… et qui avait organisé une exposition des dessins d'Artaud. Et lui qui était toujours resté très en retrait des histoires d'amour, et en particulier de la sexualité, a eu un béguin, véritablement, pour la fille de Loeb, Florence. Il ne s'est probablement rien passé entre eux sur le plan sexuel, mais il y avait une forte attirance ; Florence était littéralement fascinée par cet homme qui était très abîmé à l'époque, mais qui avait un charme fou, d'après ce qu'elle m'a dit… Parce que j'ai eu le plaisir de connaître Florence, et elle m'a livré une multitude d'anecdotes dont je me suis servi pour écrire cette pièce.

TLC : Bon, ça répond pas complètement à la question, finalement ; il semble que ce qui se passe à la réunion du Vieux Colombier, c'est une réunion d'après-guerre.

Patrice Trigano : En effet c'était un an après la guerre ; Artaud revient à Paris pour vivre ses trois dernières années. Ses amis du monde intellectuel se cotisent pour qu'il puisse vivre, chacun donne un tableau, un dessin, un manuscrit ; on organisait une grande exposition dans la galerie de Pierre Loeb pour réunir un petit peu d'argent ; Jean Dubuffet devient le gestionnaire du petit pécule d'Artaud qui va lui permettre de vivre jusqu'à la fin de sa vie, et on organise deux choses : au Châtelet, une soirée organisée en l'honneur d'Artaud, à laquelle il n'assiste pas, et puis cette conférence du Vieux Colombier…

TLC : C'était une conférence pour lui, donc…

Patrice Trigano : Il est venu à cette conférence ; tout le monde l'attendait. Mais il était aphasique.

TLC : Et William Mesguich, quand vous jouez ce moment, vous interprétez quelqu'un qui est empêché… radicalement.

Patrice Trigano : Voilà. Il est devenu aphasique à l'occasion de cette conférence. Il était complètement bloqué.

TLC : Pour un comédien, ce n'est pas facile de jouer ça !

William Mesguich : Ce n'est pas facile, en effet…

TLC : Parce que du coup il n'y a pas de texte.

William Mesguich : Il faut regarder les gens du public comme si j'étais confronté à un auditoire, évidemment… C'est plus facile de le faire en jeu qu'en répétition ; en vrai, si j'ose dire, qu'en répétition ; parce qu'en répétition je voyais tout ce qui se passait, il n'y avait personne… La salle était éclairée normalement. Mais lors de la représentation je devine des silhouettes, donc je peux me projeter dans une sorte de dualité entre ce monde et le mien, et c'est très particulier d'être à la fois témoin, voyeur, moi-même, et en même temps acteur de ce moment-là, sans paroles. C'est assez étrange.

TLC : Mais sans le texte, c'est quasi impossible, non ?

William Mesguich : C'est très très difficile, ça se joue dans le regard, ça se joue dans une manière de vouloir dire, mais d'être empêché de dire ; est-ce que j'ouvre la bouche, est-ce que je ferme la bouche ? Est-ce que j'ai les mots qui ne peuvent pas sortir au point d'être empêchés au niveau du larynx, ou je ne sais quoi ? C'est un exercice… Ce n'est jamais la même chose, évidemment, chaque jour, mais je crois que l'essentiel, c'est d'être dans une forme d'intensité, de violence…

TLC : Nous sommes impressionnés par cette façon dont le non-texte traverse votre corps. Mais vous, vous avez un texte, en tête ?

William Mesguich : Oui, je me dis un texte intérieur, et puis après, je suis tétanisé physiquement, au point de montrer à quel point le texte pourrait jaillir, sortir comme ça. Le texte est comme empêché, mais je le maîtrise, et je sais exactement ce que je fais, finalement, à ce moment-là. C'est un exercice très particulier…

TLC : …très intéressant et très émouvant

Patrice Trigano : Ce que William fait particulièrement bien, c'est qu'il rend la scène totalement pathétique ; et j'ai eu la chance de connaître quelques survivants qui avaient assisté à cette conférence du Vieux Colombier, qui m'ont tous dit la même chose : « C'était pathétique ! ». Alain Robbe-Grillet était dans la salle ; Bernard Dufour, le peintre, était dans la salle, et ils m'ont raconté tout ce qui se passait. Et vraiment, je trouve que William fait monter cette tension, c'est terrible…

William Mesguich : Et l'écart avec Nathalie, qui à ce moment-là raconte les choses comme une sorte de narratrice, comme un commentaire en surplomb… J'aime beaucoup ce télescopage entre une forme de décontraction que Nathalie a avec la représentation, et le rapport extrêmement puissant, si j'ose dire tétanisé, que j'ai à l'auditoire, à l'assistance… Je trouve que c'est un métissage très intéressant de deux mondes ; d'une parole qui est relativement claire, chez elle, comme un surplomb ; puis, moi, d'un empêchement dans l'immédiateté, dans le direct.

TLC : Oui, on ressent cet ici et maintenant d'où quelque chose veut sortir…

William Mesguich : Oui c'est ça…Mais je maîtrise parce que par moments, il ne faut pas non plus que je paraisse dément absolument ; il ne faut pas que je fasse absolument peur aux gens ; je ne joue pas un malade mental. Il faut tenir une ligne, le cap de la lisière de quelque chose d'intenable, presque d'insoutenable ; et je sens bien dans le regard des gens… Les gens écoutent Nathalie, et la regardent, mais me regardent aussi, bien sûr ; et je vois quand j'arrive à capter le regard, même dans la pénombre ; et tout à coup si j'intensifie le regard sur la personne qui me regarde, je crois que ça peut créer quelque chose de très fort. Moi je le ressens très fort aussi ; c'est assez étonnant. Ce n'est pas unilatéral ; je sens bien qu'y a comme une passation, comme…

TLC : C'est-à-dire que la peur circule… On a peur de ce personnage…

William Mesguich : Bien sûr !

TLC : Et on a peur de lui, on a peur pour lui aussi… Et c'est ça qui fait que, pendant tout le spectacle, on se blinde et on a donc du mal à attraper l'émotion qui devrait nous sauver à la fin, quand il raconte qu'il aimait tant sa mère. L'affect se passe juste après les applaudissements… C'est ça que vous ressentez aussi ?

William Mesguich : Oui, oui.

TLC : Vous nous libèrez sans nous libérer…

William Mesguich : Oui, parce que moi, quand j'écoute cette voix off (où Artaud avoue son amour de sa mère), je suis toujours très ému et très touché par ce rapport d'intimité, cette tendresse qu'il essaie d'instaurer entre sa mère et lui. Cette révélation, et aussi l'incapacité à changer, est comme une tragédie. Il est comme frappé

d'une espèce de fatum ; il y a quelque chose qui s'abat sur lui, dont il essaie peut-être de réchapper, mais ça n'est pas possible, et je trouve que c'est très émouvant, c'est très puissant, très fort. Lors d'une représentation, il y avait ma mère dans la salle, et ce fut encore plus prégnant, j'imaginais lui dire ces mots-là. J'étais dévasté dans l'alcôve, là, dans le petit endroit dans lequel j'attends avant les applaudissements ; j'écoute cette voix. En plus, on l'a enregistré de manière relativement calme. Il est à ce moment-là comme un autre en lui-même, essayant d'instaurer une relation de tendresse et d'amour avec sa mère, y parvenant à moitié, pas tout à fait. C'est un moment paroxystique ; il y en a plusieurs dans ce spectacle…

TLC : Oui, il y en a beaucoup…

William Mesguich : Le moment où je suis sur le lit, avec le théâtre de la cruauté et où je veux débarrasser le théâtre des miasmes du langage…. Cette profession de foi viscérale qui est comme une sorte d'incantation, qui est une sorte de performance. D'ailleurs, je suis à la limite de l'épuisement, mais vraiment !

TLC : Physique ?

William Mesguich : Oui, je maîtrise, mais je manque de souffle ; ça m'est arrivé, légèrement, de vaciller, parce que le lit est relativement branlant, mais aussi parce que cette parole, véritablement, m'atteint. Evidemment, je sais ce que je suis en train de faire, je ne suis pas Antonin Artaud, je ne suis pas, moi, dans une forme de démence, en train de me dire que je vais tout donner et tomber sur scène ; non ! Je surplombe légèrement, parce que je me concentre sur la conduite du récit ; mais les choses sont comme inscrites à ce moment-là, et elles dépassent peut-être le cadre d'un petit bout de raison qu'il y a en soi, et je la délivre de manière incantatoire et ultra essentielle. C'est un sentiment que j'ai un peu vécu dans Les mémoires d'un fou, un petit peu dans Les derniers jours d'un condamné, mais différemment aussi, parce que Bourcier m'a demandé de travailler sur une distance, parce qu'il ne voulait pas que « condamné » soit « malade mental » ; au contraire, il faut qu'on ait de l'empathie pour lui…

TLC : Dans Les mémoires d'un fou, il y a un continuum alors que là, la violence apparait par exemple quand il refuse l'amour qu'elle lui offre.

William Mesguich : Il refuse le partage… Comment éradiquer le mal qui est en l'homme ?

TLC : Quand il vient aussi comme ça, qu'elle a envie de se mettre contre lui, mais qu'elle sent qu'on ne peut pas vraiment le toucher…

William Mesguich : On ne peut pas, parce qu'il est inatteignable. En tout cas, c'est un rôle, c'est un texte, c'est un spectacle. Bien sûr, je maîtrise ce que je fais, mais cela me met quand même hors de moi, à des moments, à des endroits. C'est intéressant. Pas au point de m'effondrer, et de craquer, mais je suis à la lisière de quelque chose qui, parfois, dans le regard, dans le corps, dans le tremblement me dépasse légèrement. J'aime cette lisière-là, j'aime cette frontière. Il ne faut pas aller au-delà, parce qu'il ne s'agit pas de jouer le trop. Je pourrais aller beaucoup plus loin ; mais ça n'a pas de sens. Il faut contenir pour que la parole existe et qu'elle ait une valeur et qu'elle atteigne sa cible. Parce que tout ceci reste une sorte de tribune, oui, incandescente, pour dire le monde et pour dire qui nous sommes dans ce monde, et pourquoi ce monde ne fonctionne pas bien, et pourquoi Artaud n'est pas bien dans ce monde, il n'est pas à sa place ; il n'a jamais été à sa place. C'est presque impalpable, c'est dur d'étreindre cet Antonin Artaud, c'est dur de le circonscrire ; il est presque inabordable !

TLC : Et c'est un écrivain ; c'est-à-dire qu'il transmet quelque chose…

William Mesguich : C'est extraordinaire ! C'est un immense poète !

TLC : C'est-à-dire qu'il veut nous donner quelque chose…

William Mesguich : Bien sûr ! Le travail sur la prosodie, le rythme, le travail sur les assonances, les allitérations, le travail métaphorique, allégorique, le travail de silence, l'accélération de la langue. C'est Proust, c'est Céline, c'est Flaubert, c'est Chateaubriand, c'est Mallarmé, c'est Claudel, c'est Aragon. Il fait partie de la galaxie des

immenses ! Absolument ! Et c'est un bonheur, aussi, de dire un grand texte ; parce qu'il y a, appelons cela l'incarnation, même si je n'y crois pas beaucoup, je sais très bien, encore une fois, ce que je suis en train de faire : je prête mon corps et ma voix à un être qui a existé, mais je ne suis pas cet être. Il y a des mots qui sont couchés sur le papier, donc tout cela reste relativement aléatoire, et presque dérisoire ; mais par contre, la langue, les signes sur le papier, ils existent, et eux, ils sont incontournables, ils sont grands, ces mots-là. Ces phrases-là sont magnifiques ; pour un comédien, c'est extraordinaire de dire un grand texte. C'est ce qui m'intéresse, évidemment, au théâtre et dans l'art, c'est de toucher le beau, de voir le sublime, d'aller vers quelque chose de magnifique, qui nous transporte, qui nous ravit, qui nous enrichit de manière viscérale et tellement intelligente…

TLC : Ça s'inscrit…

William Mesguich : Oui, c'est inscrit. Je ne suis pas un intellectuel, je ne suis pas un immense poète, mais par contre, je suis touché par la langue ; j'ai appris avec mon père, j'ai cet héritage-là, cette influence, d'essayer de viser l'excellence et de partager les plus belles choses du monde. Parce que ce sont elles qui font avancer l'humanité ! Non le divertissement ou le commerce ; ce sont ces choses qui nous élèvent. Il faut que les choses puissent s'inscrire, puissent être ancrées. D'un texte comme celui d'Artaud, j'en ressors souvent vidé, vraiment, et quel bonheur ! Ce n'est pas du tout une souffrance. Comme le fait de multiplier les rôles n'est pas une souffrance, c'est du bonheur ; et quand les gens me disent « Mais tu prends encore du plaisir ? » Evidemment ! Evidemment que je prends du plaisir !

TLC : Ça se voit !

William Mesguich : Je veux dire, évidemment, que je suis essentiellement passionné. Je ne dis pas que je ne suis pas fatigué parfois, je ne suis pas une machine ; je ne dis pas qu'il y a des choses qui ne m'atteignent pas, mais, quand je suis dans le moment présent, dans la perspective de jouer ces rôles-là, je suis le plus heureux des hommes ! C'est aussi ma raison de vivre ; il y a la vie de tous les jours, je l'adore, et aussi le fait d'être sur les planches, de transmettre, d'échanger, de partager, de faire quelque chose qui a à voir avec la communion, avec la fusion, et pour moi de me dépasser dans ces rôles-là, dans ces textes-là. Il y a à la fois quelque chose d'égoïste, et quelque chose de très collectif, de très ouvert, pour le monde entier.

TLC : Parlons du travail de la pièce sur les costumes, et le maquillage ?

William Mesguich: C'est la metteuse en scène, Ewa Kraska, qui dès le début a eu cette idée-là. Elle m'a dit « Artaud, je ne veux pas que ce soit le Artaud qu'on imagine et qu'on voit dans toutes les iconographies, notamment, tout en noir, les cheveux un peu sales. On va aller ailleurs ; Artaud c'est une rock star. C'est presque un dieu vivant ; un dieu du théâtre de ce moment-là ; pas un dieu, mais une personnalité tellement essentielle, tellement importante ! Il est aussi lunaire. Je suis dans la lune comme d'autres sont à leur balcon, dit-il. »

Artaud n'est pas Cyrano, mais il vient de la lune, c'est un être lunaire, un être d'un autre temps, d'un autre monde, et en même temps, tellement ancré dans la réalité de son temps, pour dire au mieux le monde. C'est ainsi qu'Ewa a voulu tout de suite un maquillage. J'en suis ravi, j'adore ça, l'excès. Il ne s'agit pas de singer la réalité, c'est quoi la réalité ? Il n'y a pas de réalité, il y a des mots, des sons, des onomatopées, des glossolalies. Il y a une pensée en mouvement extrêmement profonde, qui vient de la nuit des temps. J'étais un peu sceptique au début, mais j'ai trouvé que ce côté dandy était formidable. Aller à l'inverse de ce qu'on imagine fut le travail formidable qu'elle a mené, et elle n'a jamais dérogé à cette première idée. Il y a eu bien sûr des hésitations, de la recherche, du travail, des retournements, des changements, des déviations ; mais c'est l'art du théâtre qui voulait ça ! On était en répétitions, en recherche, en travail, mais elle a gardé des idées extrêmement précises, presque radicales, d'entrée de jeu ; et elle en a parlé très intelligemment, au point d'arriver à ce résultat.

TLC : Une façon de faire d'Artaud quelque chose de moderne. Mais finalement est il vraiment moderne ? C'est un homme qui a eu des prémonitions mais qui n'en a pas fait grand-chose, sauf à hurler, sauf à vomir.

Patrice Trigano : Evidemment, je ne suis pas forcément très bien placé pour répondre à cette question, parce que je suis un passionné du surréalisme, et donc un passionné d'Artaud, qui a appartenu au mouvement surréaliste, et qui avait donc des préoccupations en phase avec celles de Breton, au moins pour une bonne part

des choses, et qui est avant tout un grand révolté, mais comme le sont tous les artistes du mouvement surréaliste. Il me semble que la révolte est une qualité nécessaire, indispensable, à toute vie en société. Une société dans laquelle il n'y a pas de contestation, dans laquelle il n'y a pas de révolte, dans laquelle il n'y a pas de soulèvement, est une société morte, avant la lettre !

TLC : Sauf qu'Artaud n'est pas un insurrectionnel…

Patrice Trigano : C'est un insurgé, quand même ; c'est un homme qui se trouvait tellement dans l'inconfort dans la société dans laquelle il vivait, qu'il voulait absolument mettre un grand coup de pied dans la fourmilière et envoyer valser toutes les valeurs cardinales du monde bourgeois, comme l'ont fait tous les surréalistes. Aujourd'hui, on a besoin plus que jamais de ce type de pensée ; surtout quand on voit le confort dans lequel se meut la pensée molle qui constitue notre société aujourd'hui.

TLC : De la masse compacte, comme dirait Ibsen.

Patrice Trigano : Quand on voit un petit peu ce que ça donne, et ce que ça risque de donner pour l'avenir, si on regarde l'extrême-droite, les populismes etc… je pense qu'on a plus que jamais besoin de pensées comme celle-là, de pensées qui remettent en cause, qui remuent, qui secouent. Je crois que c'est très important ! Alors, je milite beaucoup pour une mise en avant de la pensée surréaliste. Je pense que la pensée surréaliste, au XXe siècle, est une chose qui trouve ses racines chez Sade, chez Jarry, chez Rimbaud, chez Lautréamont, bien évidemment chez tous ces gens qui ont rêvé d'un autre monde ; et ça continue, certainement, aujourd'hui. La pensée révoltée est une pensée qui est vraiment nécessaire. Je ne sais pas si je réponds…

TLC : Oui, oui, on pourrait dire qu'Artaud, il nous fait encore du bien aujourd'hui, à poser sa merde au milieu des discours actuels.

Patrice Trigano : Il nous est nécessaire, indispensable aujourd'hui ! Il faut savoir aussi que, au-delà du grand poète qu'il était, il fut un immense théoricien du théâtre ; et ça, je crois que c'est très intéressant, parce que dans une pièce comme Artaud passion, il y a un phénomène de mise en abyme. On parle du théâtre à l'intérieur d'une pièce de théâtre. La confrontation que j'ai imaginée entre Louis Jouvet et lui-même a eu lieu, c'est-à-dire qu'il était allé voir Louis Jouvet, mais ça s'est mal passé. Ils avaient deux conceptions radicalement opposées du théâtre. Aussi je lui ai fait exprimer dans la pièce toute sa conception du théâtre, qui aboutit à dire : « Ce qui est important, c'est de déranger le spectateur, et si des spectateurs vomissent, tant mieux ! Ce sera ma victoire ! ». C'est ce que fait Artaud, quand il nous parle de la merde, il nous montre des choses monstrueuses, mais ces choses monstrueuses sont autour de nous ; la merde dont il parle, elle est partout aujourd'hui ! Il suffit d'allumer la télévision pour comprendre qu'elle est là. Simplement il nous en parle au premier degré, alors que nous, nous la vivons au second degré ; mais c'est un peu la même chose !

David Rofé-Sarfati
David Rofé-Sarfati est Psychanalyste, membre praticien d'Espace Analytique. Il se passionne pour le théâtre et anime un collectif de psychanalystes autour de l'art dramatique www.LautreScene.org. Il est membre de l'APCTMD, association de la Critique, collège Théâtre.

L'écho des planches / RadioRadioToulouse **Vendredi 19 juillet 2019**
Radio, web radio **Jouranliste : RAF**

https://www.lechodesplanches.info/post/entretien-avec-patrice-trigano-et-ewa-kraska

Patrice Trigano est l'auteur d'une pièce « Artaud Passion » publiée aux éditions Maurice Nadeau. Elle est cette année montée par Ewa Kraska [Cie Itek] avec William Mesguich et Nathalie Lucas. La pièce est jouée jusqu'au 28 Juillet au Théâtre du Roi René à 12h30.

« On est vraiment dans une rencontre cosmique entre Florence Loeb et Antonin Artaud » [Ewa Kraska]

Artaud Passion évoque la rencontre intime entre Florence Loeb et Antonin Artaud. L'auteur à partir des souvenirs de Florence Loeb a tissé un travail poétique qui montre comment l'idéal qu'Artaud incarne dans la relation amoureuse s'effrite peu à peu face à la volonté du poète d'apparaître tel qu'il est face au souvenir trop idéalisé de Florence : incandescent, imprévisible et plein d'une douleur physique qui le ronge. La mise en scène montre sous formes de jaillissements le contact entre les deux personnages qui s'aiment au-delà du cosmos, dans une parole, qui se brise peu à peu pour faire naître l'idéal poétique qu'Artaud défend : une création sauvage, terrifiante dont la beauté repose dans le renoncement et l'abandon. William Mesguich et Nathalie Lucas évoluent donc dans un espace scénique forgé par Ewa Kraska qui crée des pulsations où les personnages s'étouffant dans leurs souvenirs, leurs délires et leurs obsessions se libèrent peu à peu du joug de leurs malaises pour faire naître une parole essentielle : une parole qui nous explique que la folie est une souffrance de laquelle on peut s'extirper par la force de la création, de l'amour, par un acte de contrition où nos proches acceptent notre souffrance comme la promesse d'un autre monde, un monde inévitablement plus imprégné de lucidité et de vérité... Un monde plus vrai...

Entretien mené par Raf.

Classiqueenprovence

classiqueenprovence.fr
Site internet

Samedi 20 juillet 2019
Journaliste : Sandrine THUROT

http://classiqueenprovence.fr/nos-critiques-off-2019-titres-a-d/

Artaud-Passion. **Roi René, 12h30, 1h10. Relâche le 24 juillet. Tel. 04 90 82 24 35 ou 07 81 41 24 96.**

Antonin Artaud, écrivain et poète, était un écorché vif, qui remettait en cause tous les concepts traditionnels, qui dénonçait ce monde dans lequel il vivait : un visionnaire hors-norme. Il sera interné neuf ans dans un asile psychiatrique où il subira de terribles électrochocs. Il est aussi l'inventeur du « théâtre de la cruauté » et c'est bien ce théâtre-là dont il s'agit dans la mise en scène d'Ewa Kraska. Un théâtre qui remet en cause, qui dérange, qui bouleverse, qui montre la souffrance et fait souffrir.

Cette souffrance, c'est celle d'Artaud, sous les traits d'un William Mesguich métamorphosé et fantastique, qui devient véritablement Artaud, le corps tétanisé et plié, les mains crispées, les gestes saccadés, le regard hagard, hébété, des électrodes sur le côté de la tête, avec sa voix d'outre-tombe qui se transforme parfois en d'horribles borborygmes. On est mal à l'aise, on souffre avec lui, à chaque apparition mais particulièrement de la violence des séances d'électrochocs montrées à la fois par la vidéo, par les stroboscopes aveuglant et perturbants mais aussi par toutes les contorsions de son corps. On est dérangé, déboussolé, abasourdi, et pourtant transporté par sa poésie et ses pensées, comme l'a été Florence Loeb, cette jeune fille de 16 ans, incarnée par Nathalie Lucas, complètement fascinée par lui, et qui nous raconte son Artaud.

Une pièce qui nous sort de notre zone de confort, une pièce qui dérange, et qu'il faut voir, justement pour cela. Une pièce dont on ne peut ressortir indifférent, qui vous retourne jusqu'au plus profond de vous-mêmes et dont on a du mal à sortir, même une fois passée la porte du théâtre. C'est aussi cela que l'on aime au théâtre. (S.T.)

spectactif.com
Site internet

Samedi 20 juillet 2019
Journaliste : Frédéric PEREZ

http://www.spectatif.com/2019/06/artaud-passion-au-theatre-du-roi-rene-a-12h30-off-2019.html

Un spectacle d'une force inouïe projetée là devant nous pour nous éclabousser de sensations qui assaillent, de questionnements qui interpellent. Un spectacle d'une puissance saisissante qui ébranle tant elle est vive. Nous en restons cois.

« **Mai 1946, après neuf années d'internement psychiatrique, Antonin Artaud revient à Paris. Il retrouve son ami galeriste Pierre Loeb et fait la connaissance de sa fille Florence. Délire amoureux qui subit l'influence des hallucinations ressenties par le poète, dans ses divagations, Florence mêle son parcours à celui d'Artaud qui apparaît comme un personnage futuriste, tragique et flamboyant.** »

Le texte richement documenté de Patrice Trigano est composé de morceaux choisis parmi les pensées, les citations et les conclusions des réflexions emblématiques d'Antonin Artaud.

Une partition magnifique sublimée avec un brio époustouflant par la fascinante incarnation de William Mesguich.

Des photos sont éparpillées sur le sol. Florence est allongée sur un lit. Elle se lève par instants pour écouter au plus près Artaud ou l'interroger. Artaud, silhouette hagarde dressée côté cour, tremblant et énigmatique.

En fond de plateau un écran nous renvoie des images qui se décomposent, des couleurs qui s'agrègent et s'enfuient. On entend des musiques qui installent un univers sonore prégnant. Des impressions psychédéliques s'imposent et contribuent à répandre un climat irréel de doute, d'errance et d'évasion.

Puis la voix caverneuse d'Artaud se fait entendre comme une voix d'outre-tombe, pesante, insistante et incisive.

Entre imprécations et confidences, entre colères et supplications, les maux d'Artaud résonnent par ses mots. Une forme de grandiloquence machiavélique s'échappe de sa parole discursive, renforçant la crudité provocatrice de ses propos.

La peur s'insinue dans l'énonciation et dans l'écoute. Provenant sans doute de la sensibilité maladive d'Artaud à moins qu'il ne s'agisse de la violence suggestive qu'il utilise pour livrer et se délivrer des pensées qui l'obsèdent et des dénonciations qu'il n'a eu de cesse de proférer. Les unes et les autres tirées de ses multiples réflexions sur la relation humaine, la douleur, le désir, l'art en général et le théâtre en particulier. L'ensemble ayant été broyé avant restitution par le trouble dévastateur opéré par les traitements psychiatriques qu'il a dû suivre.

Une poétique de la cruauté et une mystique de l'abjection émergent dans ce qui est dit. Artaud dénonce avec intransigeance, en s'usant dans une compulsion de répétitions, la futilité de l'activité humaine et insiste sur l'importance de la création artistique qui pour lui, à elle-seule transcende tout le reste.

« ***Toute création est un acte de guerre*** » dit-il. Ici, cette création théâtrale l'illustre. Elle vient battre le fer avec nos consciences sur l'annihilation du monde et de soi. Nous sommes happés par la folie toujours justifiée qui rode, par la résonance des idées et par l'esthétique de la phraséologie utilisée.

La mise en scène d'Ewa Kraska construit un climat trouble, parsemant d'un onirisme lumineux les illusions qui s'entremêlent aux propos. Le texte ressort autant que la vision qui nous en est faite par les deux personnages. Le personnage de Florence Loeb creuse un sillon au matérialisme réaliste qui fait le pendant complémentaire à l'extravagance quasi éthérée piquée d'irréalisme poétique du personnage d'Artaud.

Nous sommes cueillis et subjugués par l'emprise que William Mesguich arrive à exercer sur nous et aux sensations qu'il nous fait ressentir. Nous sommes en présence d'un très grand comédien. Le duo avec Nathalie Lucas est crédible et fonctionne à merveille jusqu'à devenir une polyphonie de contrepoints réussie.

Une pièce singulière et captivante, à l'image de la personnalité d'Antonin Artaud. Finement écrite, habilement mise en vie et magistralement jouée. Un moment illuminé et intelligent, à l'audace nécessaire. Un spectacle qui sert un théâtre de qualité, que je recommande vivement.

Spectacle vu le 20 juillet,

Frédéric Perez

theatractu.com
Site internet

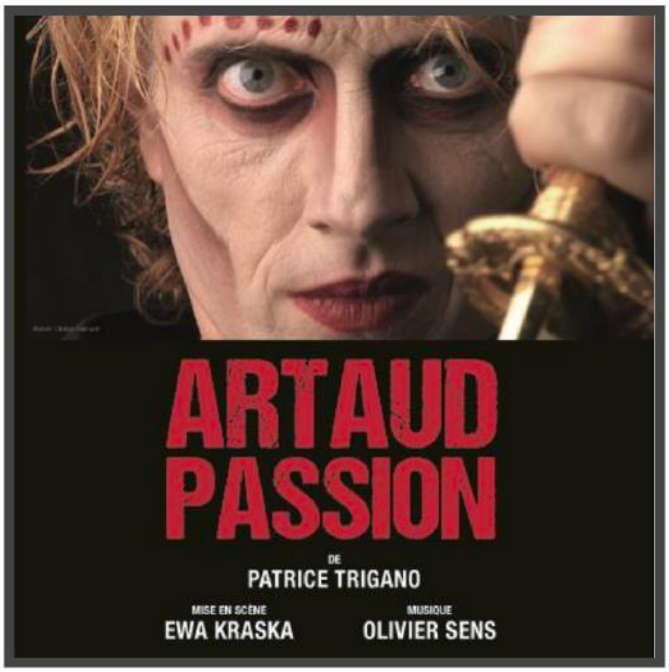
Jeudi 29 août 2019
Journaliste : Ondine Bérenger

http://theatreactu.com/coup-doeil-sur-le-off-n7-delires-a-deux-le-11-11-11-a-11h11-etonnant-non-artaud-passion/

[Coup d'oeil sur le OFF n°7] « Délires à deux », « Le 11/11/11 à 11h11, étonnant non ? », « Artaud-Passion »

CRITIQUES ONDINE BÉRENGER 29 AOÛT 2019

Artaud-Passion, de *Patrice Trigano*, mise en scène *Ewa Kraska* au Théâtre du Roi-René : Né de la rencontre entre Patrice Trigano et Florence Loeb, le texte relate les souvenirs de cette dernière à l'égard d'Antonin Artaud, avec lequel elle a, des années durant, entretenu une relation ambiguë. Tandis que, dans un récit chargé d'images et d'émotions, elle exprime sa vision idolâtre du poète, celui-ci, comme un fantôme, écoute cette histoire et déclame ses textes avec de plus en plus de violence face à une idéalisation qu'il déteste. La mise en scène, signée Ewa Kraska, est formidable de puissance évocatrice : dans l'écrin sublime de la salle de la Roi – qui se prête fort bien à une telle représentation – les projections lumineuses qui envahissent l'espace au son d'une musique électronique nous transportent dans un univers onirique à la fois glaçant et sublime, énigmatique et saisissant. C'est avec un dévouement immense que Nathalie Lucas interprète cette Florence subjuguée, prisonnière de sa propre remembrance fantasmée qui la hante à la folie. Sa voix résonne comme si elle décrivait un tableau vivant, une hallucination contrainte d'être expiée par la parole, emportée par son flot dans une absolue nécessité de vie. À ses côtés, ou plutôt tout autour d'elle, William Mesguich est cette idole fantomatique et imposante d'Artaud dont les mots secouent avec une inimitable violence. Son incarnation est – comme toujours – incandescente, brûlante d'expressivité et de passion non contenue, mais soutenue par une précision totale, une exigence de jeu toute particulière. Avec une scénographie quasi-immersive et une performance d'acteurs au sommet, la représentation est une très belle mise en relief de l'œuvre de Patrice Trigano.



William Mesguisch dans *Artaud-Passion* – Cie Itek © Christian Chamourat

Les arts et des mots
Site web
Critique de spectateur

Spectacle vu le 19 juillet 2019
Auteur : Aurore Jesset

Rubrique Suggest'arts Juillet-Août 2019 – Spécial Festival Off d'Avignon 2019 – Sélection n°1

https://www.lesartsetdesmots.net/suggest-arts?lightbox=dataItem-jyj9ouik

ARTAUD PASSION
de Patrice Trigano,
avec William Mesguich et Nathalie Lucas.
Mise en scène d'Eva Kraska
Création Avignon off 2019,
Théâtre du Roi René
à 12h 30, Jusqu'au 28 juillet.

© Patrice Trigano

Grande émotion par les retrouvailles avec Artaud et la puissance de ses mots à travers l'écrit de Patrice Trigano sur la rencontre de Florence Loeb et le poète. La dimension onirique de la mise en scène d'Eva Kraska invite plusieurs temporalités et deux univers, celui de l'adolescente fait de légèreté, de spontanéité et de fantaisie, et celui d'Artaud par son rapport tragique à l'existence au sens nietzschéen du terme. Ses mots sont des projectiles salutaires pour bousculer, bouleverser l'homme, pour qu'il ne s'enlise pas dans la médiocrité. Le regard d'Artaud sur la religion, la folie, l'art, le théâtre l'amour, la mort nous fait frissonner par la remarquable performance de William Mesguich. Le caractère fantomatique de son personnage traverse le temps et l'espace pour saisir notre âme. Sublime ! Nécessaire !

Sudart-culture
Site web
Critique de spectateur

Samedi 27 juillet 2019
Auteur : Geneviève COULOMB

12H30/ARTAUD PASSION/ T. DU ROI RENE : Sur un lit Florence Loeb, avec la fragilité de Nathalie Lucas, fille du galeriste Pierre Loeb, évoque sa passion dévorante pour Antonin Artaud, sa poésie et son « théâtre de la cruauté ». Antonin Artaud est là dans l'ombre, c'est William Mesguich, (maquillage expressionniste des indiens Tarahumaras, qui ont marqué Artaud, sur les yeux et filet de protection pour les électrochocs qu'Artaud a subi à l'hôpital psychiatrique qu'il vient de quitter, de l'autre). Un personnage à la Frankestein, dans un manteau immense qui évoque bien la silhouette du poète d'une grande maigreur dans un manteau trop ample, avec ses mouvements brusques, toujours théâtraux, ses emportements pour son « théâtre de la cruauté », qui faisait hurler Florence pendant des heures, contre le théâtre bourgeois de Louis Jouvet. Une interprétation magistrale.

A voir absolument pour tout public adulte, plutôt littéraire.

billetreduc.com **Samedi 27 juillet 2019**
Critiques de spectateurs

https://www.billetreduc.com/237211/evtcrit.htm

Avignon » Théâtre » Théâtre classique

Artaud passion avec William Mesguich
jusqu'à -20%
de Patrice Trigano , mis en scène par Ewa Kraska

dans le cadre de "**Festival Off d'Avignon 2019**"
Théâtre du Roi René - Avignon, Avignon

Fiche événement | Dates & Tarifs | Critiques

4 critiques
Afficher toutes les critiques sur Artaud passion | avec William Mesguich>>

-bouleversant ⚡⚡⚡⚡⚡
mon coup de coeur d'Avignon. Sur 32 spectacles vus, et pas des moindres, c'est celui qui m'a le plus touchée, bouleversée. si j'avais pu, j'aurai noté 12/10. Emportée dans les méandres de souffrances et des interrogations d'Antonin Artaud, le texte vous emporte dans un tourbillon d'émotions, sur les questionnements de notre société "normée" dans laquelle les gens "hors normes" n'ont pas leur place. Ce fut pour moi une grande claque, qui m'a laissée sans voix, et uniquement des larmes pour exprimer cette émotion violente reçue en pleine poitrine. Merci William Mesguich pour votre talent, Ewa Kraska pour la mise en scène sublime...A voir absolument
écrit Samedi

titi218
Inscrite Il y a 6 ans
37 critiques
Ajouter
Utile: Oui Non

-aucun mot pour cette émotion ⚡⚡⚡⚡⚡
Coup de coeur d'Avignon! je suis sortie en larmes, tremblante de tout mon corps et parcourue de spasmes sans en comprendre la cause. Le texte et le personnage d'Artaud s'infiltre dans notre âme quelle que soit notre âge, notre condition ou notre développement. L'interprétation nous prend aux tripes, nous démolit et nous construit à la fois, nous interroge, nous fait vibrer. C'est un bijou qu'il faut avoir vu, qu'il faut sentir et digérer. J'ai rarement été traversée par des émotions d'une telle intensité.
écrit Samedi

sacha14
Inscrite Il y a 1 an
32 critiques
1Utile: Oui Non
Ajouter

-Une claque ⚡⚡⚡⚡⚡
Une claque, c'est le mot. Visuellement époustouflant et d'une justesse impressionnante. A voir absolument.
écrit Il y a 1 semaine

Marthe V
Inscrite Il y a 1 semaine
3 critiques
Ajouter
Utile: Oui Non

-Admirable ⚡⚡⚡⚡⚡
J'étais aujourd'hui dans la salle pour entendre ce très beau texte. Que dire ? L'interprétation magistrale et la verve de William Mesguich emportent tout sur leur passage. Ce comédien si brillant incarne tout à la fois la folie, le verbe, l'intelligence et l'humanité d'Artaud. L'excellente Nathalie Lucas déroule également une très belle partition, tout en finesse et en nuances. Sa subtilité est particulièrement touchante. Un théâtre exigeant et brillant, à la portée de qui prendra simplement le temps d'écouter et de s'interroger.
écrit Il y a 2 semaines

LiliCastor1978
Inscrite Il y a 5 ans
35 critiques
1Utile: Oui Non
Ajouter

ARTAUD-PASSION

Création Avignon Off 2019 - Théâtre du Roi René

Une pièce de Patrice Trigano, mise en scène par Ewa Kraska

Avec William Mesguich et Nathalie Lucas

Vidéo : Stéphane Bordonaro – www.sbordo.fr

Musique : Olivier Sens – www.oliviersens.fr

Regard chorégraphique : Gaëlle Astier-Perret

Lumières : Richard Arselin

Costumes : Delphine Poiraud

Maquillage : Eva Bouillot

Régie : Mathieu Ciron

Production - Administration

+33 (0)6 98 01 83 38

itek@orange.fr

www.itekcompagnie.com

7 Rue Vauthier le Noir – 51100 REIMS

Diffusion

Valentine Giraud

+33 (0)6 03 90 53 79

valentine@lagencedespectacles.com

www.lagencedespectacles.com